

What's in a Name?

Non est judaeus neque grecus, non est servus neque liber, non est masculus neque femina; omnes enim vos unum estis in Christo. — Saint Paul.

La gazette quasi officielle et tout à fait officieuse que lisent les gens graves de France et de Navarre annonçait l'autre jour tranquillement

Les résultats nets de la première phase (de la conférence de Gènes) sont indiscutablement à l'avantage des bolcheviks. En moins d'une semaine, face à face avec l'entente sous le commandement de Lloyd George en personne, ils ont obtenu trois grands succès. Ils ont premièrement été admis à la Conférence, ce qui équivalait à une reconnaissance. Deuxièmement, ils n'ont rien donné en retour; leurs réclamations sont intactes; ils n'ont signé d'engagements, ni politiques, ni financiers. Enfin, et c'est là le plus important, le sort de la Conférence elle-même a été placé entre mains de Moscou.

De là notre article de samedi dernier sur le bolchevisme. Il nous y faut revenir. Le nombre inusité de lettres anonymes qui nous sont parvenues cette semaine révèle chez quelques âmes une touchante inquiétude. Dès lundi, le facteur nous apportait l'épître délicatement comminatoire des deux inévitables vieilles filles qui nous veulent du bien. Un crétin d'envergure, reconnu sous l'écriture déguisée nous marque au fer rouge d'un "bolcheviste de salon". (!) — Par où le votre, en tout cas, monsieur, n'est-ce pas? Un autre échelonné nous prie "En avant" et se garde de signer. Le preux qui signe: "Un ami de l'ordre" et nous traite de "porceau", de "fou" et d'"anarchiste" nous émeut profondément. Il nous reste, heureusement, les bruyantes et inattendues félicitations du cher camarade et collègue, le dynamitarde La Bombe (pas le ministre, l'autre.)

Décidément, le mot de bolchevisme produit chez notre petit monde l'effet d'un caillou dans une mare de grenouilles. Cette peur des mots qui sévit incroyablement au Québec est une honte publique. On nous saura gré de n'y point ajouter.

A la Quatrième Assemblée générale des catholiques, à Malines, où le socialisme était particulièrement malmené, Dumonceau s'éleva contre le verbiage antisocialiste:

"Je n'ai pas à vous dire si je suis socialiste ou si je ne le suis pas. Je vous dirai seulement: avant de condamner le socialisme, étudiez-le d'abord."

Vous êtes en retard. C'est d'hier seulement que vous avez fait entrer dans vos préoccupations les questions que le socialisme soulève, et que les socialistes ont eux, le mérite d'éclairer les premiers. C'est parce que vous avez négligé cette mission que Dieu l'a fait passer à d'autres."

Et comme on protestait de toutes parts, il cria:

"Vous avez peur du mot!
Mais si l'horreur du terme existait chez les catholiques de Belgique, on verra plus loin qu'il n'en était pas de même ailleurs."

Platon a vu dans l'état une sorte d'"entité métaphysique" ayant des "droits antérieurs à ceux des individus", un mécanisme, peut-on dire, intelligent dont la fonction serait d'assurer le bonheur universel. C'est une théorie. Celle de Proudhon qui regarde l'état comme une "assemblée de citoyens chargés d'assurer à chacun de ses membres le respect de ses droits et de ses libertés" nous semble préférable car l'homme doit diriger la machine et la machine — si "intelligente" qu'elle soit ne doit point diriger l'homme. C'est la justification de la révolution contre un mécanisme que les caprices ou l'usage ont rendu insupportable. Le socialisme nous semble actuellement la meilleure formule à opposer aux maux d'ici-bas, parce que c'est une doctrine qui repose sur la supériorité de l'esprit sur la matière, de l'idéal sur l'argent, de l'homme sur la machine et, partant, une doctrine chrétienne.

Voilà la belle définition de Nitti:

Le socialisme n'est pas un système ferme et absolu, mais une direction qui doit varier selon le milieu historique et les tendances économico-sociales des peuples: c'est en cela qu'est vraiment la cause de sa force et de son très rapide développement. Il ne s'est pas renfermé dans des formules déterminées, et cette élasticité, si elle fait s'accroître chaque jour le nombre des écoles socialistes, leur donne en revanche, une merveilleuse faculté d'adaptation.

Le socialisme qu'on lui donne le nom de Marxisme, de Fouriérisme, de Bolchevisme, de Communisme, etc., reste toujours du socialisme, c'est-à-dire un effort vers plus de justice.

Les premiers apôtres étaient des communistes. L'aventure de Saphire et d'Ananie est là pour nous faire voir que saint Pierre ne badinait pas sur ce chapitre. Mais laissons les actes des Apôtres et la formidable et céleste artillerie des Pères. Certains dévôts aussi opulents qu'ignorants pourraient croire que les saints lions du Christ ont voulu leur faire des personnalités. Nous pouvons, cependant, citer saint Basile-le-Grand lorsqu'il parle en termes généraux:

Malheureux que vous êtes, que répondez-vous au Souverain Juge? Vous couvrez de tapisseries la nudité des murs, et vous ne couvrez pas d'habits celle des hommes! Vous ornez vos chevaux de riches caparaçons, et vous méprisez votre père qui est couvert de grenilles. Vous laissez ronger ou pourrir le blé dans les greniers, et vous ne daignez pas jeter un regard sur ceux qui n'ont pas de pain.

Vous épargnez et thésaurisez, et vous ne daignez pas accorder une pensée à ceux que la nécessité abat. Vous me direz: à qui donc fais-je tort en gardant ce qui est à moi? Et je vous demande: Quelles sont les choses que vous croyez être à vous? de qui les avez-vous reçues? Vous faites comme un homme qui, étant au théâtre et s'étant hâté de prendre les places que les autres pourraient occuper, voudrait empêcher tout le monde d'entrer, appliquant à son propre usage ce qui doit être à l'usage de tous. C'est ainsi qu'agissent les riches, qui s'étant emparés des choses qui sont communes, se les approprient en les possédant; car si chacun ne prenait que ce qui lui est nécessaire pour vivre et donnait le reste aux indigents, il n'y aurait ni riches ni pauvres."

Ces magnifiques et salutaires grondements devaient trouver des échos au XIX siècle.

En Allemagne, le baron von Ketteler, né en 1811, aux environs de Munster, d'une riche famille et patricienne famille, fut, semble-t-il, une jeune oreille. Il perdit la moitié de son nez dans un duel d'étudiants, fut sous-officier de régiment

lans, puis rond-de-cuir. Il se mit à fréquenter les églises et prit enfin l'habit. En 1844, c'était un petit vicairie à Beccium; en 48, il était député au Parlement de Francfort; en 50, il était nommé par le Pape archevêque de Mayence. Il vivait en ascète. Dès lors, Mgr de Ketteler, qui au grand scandale des bigotes de Mayence, nourrissait pour le célèbre agitateur, penseur et critique destructeur Ferdinand Lassalle — auquel Bismarck lui-même concédait le respect — la plus vive admiration, se lança dans la tourmente sociale.

Voici ce qu'en dit Nitti dans un essai bibliographique:

Les publications de Ketteler eurent et durent avoir nécessairement une vogue, et une importance très grande. C'était la première fois que l'on voyait un membre de la noblesse, à la tête d'un des principaux diocèses d'Allemagne, connu d'ailleurs pour ses opinions absolutistes et pour sa ferveur chrétienne, accepter le programme et les idées de Lassalle, et juger l'organisation économique moderne avec la même vigueur d'expressions, la même dureté, la même puissance de langage qu'un Israélite que les hommes du gouvernement, sauf quelques exceptions, regardaient comme un dangereux révolutionnaire; cependant avant que Mgr de Ketteler eût publié son fameux livre, une grande partie du clergé allemand partageait l'opinion de Lassalle et le jugeait très favorablement.

En Autriche la doctrine socialiste fut défendue par le baron Voyelsang, le comte Belcredi et — miracle dictu! — par un prince de Lichtenstein.

En Suisse, il y eut Mgr Mermillod, surnommé l'"évêque socialiste", et le grand catholique Gaspard Decurtins, qui ne méprisait pas les radicaux.

"La faim n'est ni catholique ni protestante. C'est pourquoi quiconque prête son concours à la solution de ces questions doit être le bienvenu, de quelque confession religieuse qu'il fasse partie, qu'il appartienne à l'école de Bakounine et de Lassalle ou bien croit au contraire à l'Évangile du Christ."

La France a eu le comte de Mun, le marquis de la Tour du Pin-Chambly, Claude Jeannot, Léon Harmel, mais aucun de ces nobles adversaires de l'ordre établi n'atteignit la sainte violence d'un Manning, cardinal et archevêque de Westminster.

Nous avons été, écrivait l'illustre Cardinal de Westminster, en décembre 1890, à un publiciste français, nous avons été étouffés par un individualisme excessif, et le siècle prochain fera voir que la société humaine est plus grande et plus noble que tout ce qui est individuel.

Cette doctrine qui est basée sur les lois naturelles et chrétiennes est taxée de socialisme par les esprits légers, par les capitalistes et les riches, mais l'avenir mettra en lumière l'état social du monde du travail. On verra alors sur quelles lois s'appuie la société chrétienne.

et à Mgr Doutreloux, évêque de Liège.

Faire passer le travail et le salaire avant les nécessités de la vie humaine et domestique, c'est renverser l'ordre établi par Dieu et la Nature, c'est ruiner la société humaine dans son principe originel. L'économie de l'industrie est régie par la suprême loi morale qui détermine, limite et contrôle ses opérations.

Un économiste belge, de Molinari, a pu dire, en parlant du cardinal de Westminster: "M. Liebknecht lui-même ne va pas plus loin."

Veullot admirait Proudhon, von Ketteler appuyait Lassalle, on rapproche Manning de Liebknecht. Telles sont les affinités que permet la grandeur de la cause sociale.

Mais au moment où le monde pacifié allait peut-être profiter de toutes ces belles doctrines, la clique du super capitalisme, l'Internationale, la seule de fait, jugea, de la "clé anglaise", l'heure venue. Un archiduc autrichien se faisait tout par un petit étudiant serbe et vingt millions d'hommes, dont soixante mille Canadiens, se faisaient casser la figure sous différents prétextes. On comptait sans les Russes ou plutôt on y comptait, mais autrement.

Vint la révolution triomphante et la rage bien explicable de la haute fibuste qui dépensa des milliards afin de ruiner Léning et Trotsky par tous les moyens. Peine perdue! Cinq ans de rage et de meurtres! Il a fallu les inviter à Gènes!

Des gens très sérieux reprochent la révolution russe. Les atrocités des soviets, disent-ils, la condamnent pour toujours. On oublie que la révolution russe n'est pas religieuse mais économique. Les violences étaient inévitables, si elles ne l'avaient point été elles s'exerceraient encore chez un peuple ignorant, exacerbé, et trop longtemps berné. D'autres, sur la foi des journaux épais et entretenus par l'oligarchie de l'argent-dieu prêtent aux chefs bolchevistes tous les vices qu'ils oublieraient jadis de reconnaître aux regrettes grands-ducs. Le journal protestant qui soupçonne le Pape de "subventionner la canaille rouge (red rascals) dans le but de recruter des fidèles par la terreur universelle" donne le "la" de ces rapsodies humoristiques. Quelques échappés du collège reprochent à Léning de méconnaître le bretonnant Botrel, les chouans, Paimpol et sa falaise, enfin le futur royaume d'un Monsieur Philippe. Et pour finir, d'incroyables hermétiques vous prouveront par A plus B que le soviét est un désastre, que Trotsky n'en a plus que pour quelques heures, etc., etc. Voilà cinq ans qu'ils le disent et ils ne dorment pas encore. Quelle santé! Arrêtons-nous ici.

On a voulu et l'on voudra sans doute nous faire dire plus qu'on en a dit. D'aucuns ont à le faire des intérêts impérieux. Nous exhortons ceux-là à ne point perdre leur temps.

Les principes communistes ont-ils été mal appliqués? Il faudrait alors faire une distinction élémentaire entre la doctrine et son application. Léning et Trotsky sont-ils des fripouilles? Nous n'en savons rien. La partialité sans limites de leurs détracteurs nous invite à croire le contraire. Le seraient-ils, des fripouilles, qu'il faudrait encore séparer les hommes d'avec les principes. Nous sommes, jusqu'ici, trop mal informés et peut-être nous rendent-ils trop de préjugés pour former un jugement. Nous nous sommes sim-

plement inclinés devant le fait accompli de Gènes et nous n'avons pas caché notre sympathie pour le communisme.

On a pas la permission, des batraciens timorés qui crouissent avec béatitude dans "l'ordre établi", d'aller voir ce qui grouille dans d'autres marécages. On a pas la permission, des boutiquiers susceptibles — ceux qui se croient aussi gros que les taureaux de l'or cosmopolite — après la transcendante ineptie du monarchisme, après la non moins transcendante faille du parlementarisme beuglant et avocassier, on a pas la permission de souhaiiter une autre espèce d'âge "d'or" un autre genre d'"ordre social" pour les peuples. Des vieilles barbes de la Routine et de la Propriété bâtie, des Eliacins sans tunique, de l'hypocrisie éminente, on a pas la permission d'espérer que la Russie amputée de la tumeur du tsarisme, cause principale de son schisme, la Russie essentielle mystique, reviendra, par le canal du communisme alors débarrassé de quelques outrances, à la religion catholique, apostolique et romaine.

ROGER MAILLET.

P. S.—Que nos lecteurs ordinaires n'aient pas besoin de lire. On a oublié, au commencement, de parler du petit garçon qui ira très loin en politique et qui nous demande, avec l'impertinence que confère le jeune âge: combien êtes-vous payé pour faire votre sale métier? A ce tantempion encore en miniature et pour le plaisir de boucher la colonne, on affirmera ceci: le jour, c'est-à-dire, au moins, dans cent ans, où la barque ne pourra plus tenir honorablement la mer libre du journalisme, mer qu'elle tient déjà pas mal pour une coque fraîchement radoubée, on clouera son pavillon au grand cacatois et on ouvrira sabords et écoutilles. La barque, toutes voiles dehors et portant tout son canon sombre "en beauté", à votre éternel ébahissement. On vous enverra ce S.-O.-S.

"En mer, le 29 avril 1922. — Ne pas s'en faire pour le capitaine. Bien que n'appartenant pas précisément à votre espèce de poisson ni à votre parti politique, il sait nager et il a déjà sa voler.

R. M.

Sur la conférence de M. Thomas Chapais

M. Chapais a été l'objet d'une attention plus touchante qu'opportune de la part de la Société historique de Montréal. A ce vétéran des historiens on a offert une médaille de vermeil. Heureusement que le discours spirituel de M. Fauteux a corrigé ce que cette fête avait de puéril en disant qu'elle n'ajoutait rien à la gloire de l'écrivain; autrement nous aurions été froissés dans notre orgueil national de voir ce vénérable vieillard — que les Grecs et les Romains n'auraient pas couronné de lauriers parce que son front portait une auréole autrement précieuse — traité comme un vulgaire potache à une solennelle distribution de prix, par palmarès et discours de rigueur. Les belles choses dites par le bibliothécaire de Saint-Sulpice ont été le véhicule qui fait passer la fadeur de cette commode. Elles ont dissipé le malaise de l'assemblée qui a pu applaudir le héros du spectacle sans être ridicule. Nous avons tant abusé des médailles chez nous que cette manière de récompenser le talent nous porte à rire. M. Chapais, de son imposante personne, dominait tellement cette représentation que la plupart n'y ont vu que du feu.

C'est avec un enthousiasme délirant qu'il fut accueilli et applaudi au jour de sa très remarquable conférence sur Lord Durham, le politique anglais dont le nom, et pour cause, est resté dans la mémoire des Canadiens-français. Il aurait dit du bien de nous que son souvenir, depuis longtemps, semait aboli. Mais il nous a critiqués, il nous a dit de dures vérités, alors nous n'avons pu que nous en faire une idée, nous n'avons pu que nous en faire une idée, nous n'avons pu que nous en faire une idée.

Si j'avais eu l'insigne honneur d'être chargé par un "papier" — même par un chiffon de papier — de me présenter devant Sa Majesté Dempsey, je me serais d'abord enquis de son état d'homme, car je ne pèse que dans les environs de 130 livres — qui n'ont rien de sterling — avec mon chapeau, mon pardessus et ma valise quand je pars pour un long voyage. Après quoi j'aurais pu lui demander s'il avait eu le mal de mer, s'il aimait les huîtres et le plum-pouding, s'il avait gagné ou perdu du poids, s'il avait bien dormi et s'il n'avait pas la diarrhée, enfin toutes choses qu'il importe à l'humanité de savoir. Mais lui demander comment il pouvait trouver Londres ou Paris, ça ne me serait jamais venu à l'idée, car c'est par-dessus tout l'atmosphère intellectuelle qu'on y respire qui fait de Paris la capitale de l'univers.

Il est probable qu'il doit trouver Piccadilly assez bien éclairé, mais les Champs-Élysées bien plus petits que l'Arizona, la Seine plus petite que le Mississippi, l'arc de triomphe de l'Étoile un monument pas bien gros, mais bien mal poli et que Notre-Dame doit avoir besoin d'une bonne couche de peinture. Et puis Paris est "short" de "sky-scrapers"..... J'aurais donc glissé là-dessus. Et puis, au fait, aurais-je accepté d'aller l'interviewer?..... Je ne pense pas, car je suis bien trop

DYSCOLE.

La crise industrielle

D'aucuns s'étonnent de la durée de la crise économique mondiale. On a combattu les boches, mais non la bochie, la bochie internationale autrement dit le capitalisme égoïste et après au gain, et ce capitalisme, ou cette bochie s'est empressé d'imposer ses vues, ses raisons, ou ses disant raisons, ses lois, ses prétentions, ses appétits jamais satisfaits.

Je soumetts tout simplement aux lecteurs du Matin les simples extraits dont j'indique les sources:

Les industries varient au point de vue de leurs facteurs de succès autant que les individus varient d'aspect et de tempérament. Dans une manufacture par exemple, "le coût de la main d'oeuvre est un petit item", car la main d'oeuvre est presque entièrement automatique, et les éléments importants du prix de revient sont les matières premières et le pouvoir.

(De John H. Van Deventer, Editeur de Industrial Management, Mars 1922.)

Cette affirmation de ne pas imputer les succès de l'industrie sur le prix soi-disant élevé des salaires, est encore souligné par les paroles suivantes de Mr. Park Mathewson, Trésorier et Vice-Président de la "Business Bourse" de New York.

liorant les méthodes éducationnelles, en formant des groupes littéraires, pour lutter efficacement contre l'anglification dont notre nationalité était menacée. Lord Durham avait dit dédaigneusement: Vous n'avez pas d'histoire!..... Vous n'avez pas de littérature!..... Agissant à l'inverse du "fiat lux", tout ce que son ironie avait flagellé se réalisait. Créateur par négations, il arrivait aux résultats, analogues de ceux qui n'ont qu'à toucher le rocher avec le désir d'y voir jaillir une source. Les voies du destin sont singulières, et c'est bien vrai que tous les chemins mènent à Rome. Souhaitons qu'il y ait de ces gens, français, anglais ou allemands, qui nous estiment assez et nous croient suffisamment intelligents pour nous dire la vérité. Nous n'avons pas plus d'admiration pour ceux dont l'impérié, l'outrecuidance et la brutalité provoquent les troubles de 37-38, mais celui qui sauva la tête des condamnés politiques se crut le droit de nous dire ce qu'il avait sur le coeur, sans le farder. Son indulgence pour nos pères lui valut sa disgrâce à la cour du roi. Sans procès il avait pris sur lui de commuer la sentence des patriotes. Il était persuadé, que tant d'exécutions capitales auraient compromis la cause anglaise. Mais il s'était moqué du Code. Il fut atteint par les éclats de la loi qu'il avait brisée. Or ne badine pas avec les statuts de Sa Majesté. Il a peut-être conservé le Canada à l'Angleterre, détail de peu d'importance, mais il fut puni pour le très grand crime d'avoir procédé illégalement dans une cause de haute trahison. D'où venez-vous donc corps et âme pour le bien de la patrie afin, qu'en retour, on vous fasse boire la ciguë ou la coupe d'amertume qui empoisonne le reste de nos jours.

E. C.

BILLET DU SAMEDI

Jack Dempsey et la Civilisation ou une Importante Interview

Ainsi Monsieur Dempsey, champion boxeur des poids-lourds, est arrivé à Paris, après avoir passé quelques jours à Londres. C'est absolument son droit. Après tant d'années d'études abstraites dans toutes les sciences et dans tous les arts, dont le fruit bénéficierait au monde entier, grâce aux géniales déductions qu'il saura en tirer, il est fort compréhensible qu'il prenne un repos bien mérité, qu'il repose ses meninges pour que des oeuvres nouvelles viennent aider à l'avancement du progrès humain.

Il a d'ailleurs gagné — à la force du poignet, c'est le cas de le dire — une fortune imposante qui est refusée par une Société extraordinairement bien équilibrée à presque tous les autres savants. Rien d'anormal jusqu'ici. Mais mon étonnement naît, s'accroît, se dilate, se boursoiffe quand je lis que des centaines de journalistes s'en furent l'interviewer. Ils lui ont demandé, à Londres, ce qu'il pensait de la civilisation anglaise, du peuple anglais, des moeurs anglaises, de la cuisine anglaise, de la politique anglaise, etc., et puis les mêmes questions lui ont été posées à Paris, au sujet de la civilisation, des moeurs, de la cuisine et de la politique française. On lui a encore demandé ce qu'il pensait de Londres et de Paris.

Il me vient immédiatement à la mémoire cette vieille blague:

—Dis donc, mon vieux, à quoi penses-tu quand tu ne penses à rien?

Si j'avais eu l'insigne honneur d'être chargé par un "papier" — même par un chiffon de papier — de me présenter devant Sa Majesté Dempsey, je me serais d'abord enquis de son état d'homme, car je ne pèse que dans les environs de 130 livres — qui n'ont rien de sterling — avec mon chapeau, mon pardessus et ma valise quand je pars pour un long voyage. Après quoi j'aurais pu lui demander s'il avait eu le mal de mer, s'il aimait les huîtres et le plum-pouding, s'il avait gagné ou perdu du poids, s'il avait bien dormi et s'il n'avait pas la diarrhée, enfin toutes choses qu'il importe à l'humanité de savoir. Mais lui demander comment il pouvait trouver Londres ou Paris, ça ne me serait jamais venu à l'idée, car c'est par-dessus tout l'atmosphère intellectuelle qu'on y respire qui fait de Paris la capitale de l'univers.

Il est probable qu'il doit trouver Piccadilly assez bien éclairé, mais les Champs-Élysées bien plus petits que l'Arizona, la Seine plus petite que le Mississippi, l'arc de triomphe de l'Étoile un monument pas bien gros, mais bien mal poli et que Notre-Dame doit avoir besoin d'une bonne couche de peinture. Et puis Paris est "short" de "sky-scrapers"..... J'aurais donc glissé là-dessus. Et puis, au fait, aurais-je accepté d'aller l'interviewer?..... Je ne pense pas, car je suis bien trop

DYSCOLE.

La crise industrielle

D'aucuns s'étonnent de la durée de la crise économique mondiale. On a combattu les boches, mais non la bochie, la bochie internationale autrement dit le capitalisme égoïste et après au gain, et ce capitalisme, ou cette bochie s'est empressé d'imposer ses vues, ses raisons, ou ses disant raisons, ses lois, ses prétentions, ses appétits jamais satisfaits.

Je soumetts tout simplement aux lecteurs du Matin les simples extraits dont j'indique les sources:

Les industries varient au point de vue de leurs facteurs de succès autant que les individus varient d'aspect et de tempérament. Dans une manufacture par exemple, "le coût de la main d'oeuvre est un petit item", car la main d'oeuvre est presque entièrement automatique, et les éléments importants du prix de revient sont les matières premières et le pouvoir.

(De John H. Van Deventer, Editeur de Industrial Management, Mars 1922.)

Cette affirmation de ne pas imputer les succès de l'industrie sur le prix soi-disant élevé des salaires, est encore souligné par les paroles suivantes de Mr. Park Mathewson, Trésorier et Vice-Président de la "Business Bourse" de New York.

"Les profits doivent être stabilisés par des méthodes d'achat appropriées".

Nous avons maintenant l'indice de la politique malsaine des directeurs de Compagnies ou de manufacturiers par ce que dénonce M. M. Lachlan secrétaire de l'union des mineurs d'Amérique qui affirme que le coût du travail d'extraction d'une tonne de charbon dans les mines de la Nouvelle-Ecosse était de \$2.02 "avant la diminution de salaires" et qu'après cette diminution effectuée, le coût d'extraction d'une même tonne élevé à \$2.25.

Mais nous avons encore mieux:

Je peux mentionner des industries entières qui sont entre les mains de personnes qui n'ont — si toutefois elles en ont — qu'un tout petit intérêt dans la production, mais qui consacrent toute leur attention à la Haute Finance qui n'est souvent que de la "crooked finance".

Discours fait à la réunion annuelle de la société américaine des ingénieurs en mécanique le 21 déc. 1921 par M. Fred. Miller, ex-Président de cette société.

Ces quelques citations feront-elles comprendre que la bocherie capitaliste internationale compte bien que l'ouvrier restera "Taille et Corvée à merci". Après les faillites successives, de maisons de courtage où, sous le fallacieux prétexte d'une loi trois fois chérie de l'offre et de la demande, des 100,000 piastres passaient de mains en poches avec une désinvolture inouïe, sous le regard attendri des gouvernements, pendant que les ouvriers qui produisaient ces capitaux étaient — et sont encore — rationnés avec une parcimonie révoltante, comprendra-t-on enfin que la crise industrielle n'est due qu'à l'incapacité notoire et la suffisance hautaine des chefs d'industrie — j'allais dire des chevaliers d'industrie — et la morale cancéreuse des chefs d'usine dont les décisions hâtives et irraisonnées, entraînent les plus stupides dépenses et dont les frais généraux deviennent exorbitants comparés aux prix du travail et des matières premières.

LOGIC

Avant et après "Samson"

"AVANT SAMSON"

Dans un article paru le 7 janvier, dans le "Devoir", sur le besoin que pourrait éprouver le public de savoir ce que c'est que la composition d'un orchestre et le travail olympique du directeur (question qu'il se fait poser par un cousin de fil blanc), M. Pelletier, futur directeur de la Chorale Saint-Saëns et de Samson et Dalila, écrivait: "Je reste interdit de commencer dans la peur de paraître enfantin et pédant".

Nous aurons par la suite les moyens d'en juger. Continuons sa citation:

"Un concert d'orchestre ne s'improvise pas: c'est aux répétitions par un long travail, en "chemise" qu'il se prépare". Pourquoi en Samson? On ne le dit pas; si c'est en hiver au St-Denis, c'est une double pneumonie qui lui coûtera ce moyen, car le théâtre n'est pas chauffé. Repréons le texte. "Si l'orchestre est bien préparé, il importe fort peu que le chef batte strictement la mesure, ou indique le rythme ou dessine des phrases, toutes les façons sont bonnes si la préparation est bonne, juste suffisante il faudra une direction claire, exacte, nette".

Vieux renard, les raisons sont trop vertes.

Et un peu plus loin, on lira encore "que le chef d'orchestre doit parfois lire 18 lignes comme aussi quelques fois 5 et que l'écriture de certains instruments varient de clefs."

Le gigantesque du travail serait donc de lire tant de lignes en différents clefs. Le reste est un appel déguisé à l'indigence des moyens d'extériorisation et au bafouillage, puisqu'il importe peu si l'orchestre sait "que la mesure soit battue strictement", et comment concilier cet entendement avec son "il faudra une direction claire, exacte, nette"? La contradiction serait à la base de son entendement si entendement il y avait.

Tous les élèves de tous les Conservatoires des classes supérieures d'instruments lisent couramment les leçons écrites dans les 7 clefs avec changement d'armature et de mesure dans la même mesure. Ils sont loin d'être considérés ou de se considérer pour de futurs chefs d'orchestre. Dans la classe d'accompagnement faite par mon ami Estyle, chef d'orchestre à l'Opéra Comique, tous les élèves doivent réduire au piano une partition d'orchestre. Le recrutement des chefs d'orchestre ne se fera pas encore chez eux.

Ce ne sont pas, non plus, les classes supérieures d'harmonie, de fugue, de contrepoint, de composition qui en formaient avant la classe de chefs d'orchestre que dirige aujourd'hui le maître Vincent d'Indy. Il fallait avoir fait toutes ces classes et avoir pratiquement servi comme mon autre ami et camarade Monteux, soliste, douze ans chez Colonne, où il a vu et entendu conduire des maîtres de l'orchestre et leur avoir docilement obéi. C'est la meilleure école du commandement que d'avoir appris l'obéissance.

Ce n'est pas conduire une partition d'orchestre que de savoir lire les notes, les valeurs, voire même les intonations des différents instruments dans leur clef respective. Ceci est le travail ou la faculté d'un enfant de douze ans. On peut très bien savoir tout cela et être un pitoyable musicien. On peut ignorer les mathématiques de la musique et être un très grand artiste, et en matière artistique ce qui importe: c'est la valeur d'art d'un sujet. Qu'il soit chef, artiste, soliste ou simple participant.

Le plus grand analyste d'accords coupés en quatre, voire même les plus grands compositeurs peuvent avoir une compréhension bornée de la musique des autres, être impuissants à se faire interpréter par l'orchestre pour n'avoir aucun des dons d'extériorisation de leur entendement.

Tout le monde marcherait-il par les soins mis dans la préparation, dans l'alignement de la parade des valeurs, des nuances, et des rythmes que cette troupe, pour accomplir la plus petite action d'éclat, n'y parviendrait jamais, si elle ne reçoit l'étincelle de l'âme de son chef, l'élan de sa foi à servir un idéal.

L'idéal en musique c'est servir l'idée. C'est le maître d'Indy qui est venu de toute son auto-

(suite à la page 4)

LES JUIFS

Je ne vous révèle rien. Certains jours qu'il imbuait de progresser dans l'imitation de feu Déroulède, Gustave Hervé nous a dit avec force le sort que la guerre et la bureaucratie russe, — laquelle vint, d'ailleurs, d'Allemagne, comme la grande Catherine, — a fait aux Juifs de Pologne, d'Ukraine, de Lithuanie et de Finlande. Depuis, un inoubliable débat à la Douma nous a montré que la guerre, qui est, naturellement, l'injustice, comme elle est la bassesse et la férocité, avait, en pays slaves, porté à son comble la tragédie qui, lorsqu'il est pauvre, est le lot douloureux des Juifs. L'horreur de certains "progroms", qui semblent être la perfection du genre, est maintenant dépassée. N'insistons pas quant aux responsables. Il est, d'ailleurs, plus juste de dire que, dans l'étendue de terre que les Allemands disputent maintenant aux Russes, tout le monde a fait des miracles pour que les plus dépourvus, plus vieux ou les plus puerils des Juifs n'eussent même plus leurs yeux pour pleurer. Aujourd'hui, il semble bien que l'injustice et la férocité elles-mêmes soient saturées de leur propre ouvrage; les assassins, à qui la guerre fit toute l'esse, sont pris d'un dégoût tel devant le chef-d'œuvre sadique de leurs vultures, qu'ils sont sans force pour s'opposer aux révélations qui les chargent, aux indignations qui les condamnent. Des Russes, qui devancent le jugement de l'Histoire — si tant est que cette catin grandiose ait jamais quelque souci de la moralité, — de nobles Russes; le comte Tolstoï, Maxime Gorki, etc., se lèvent, qui disent: "C'est assez!" Ils fondent, enfin, une ligue pour la défense des Juifs slaves. Et il faut bien les laisser faire. Car, dans les plus beaux crimes, un moment vient toujours où le cadavre de l'assassiné "sent" trop fort; le parfum suffit alors à l'aveu.

On se dégrade toujours un peu à se plaindre au récit de certains forfaits. Nous n'ignorons rien de ce que les Juifs pauvres, — les riches, ayant les moyens du salut, se sont généralement tirés d'affaire, — de ce que les Juifs pauvres, dis-je, ont souffert parce que les Cosaques sont braves et que les Allemands ne le sont pas moins. Nous nous ferons, pour tant, l'honneur de nous en taire aujourd'hui. C'est que les minutieux et formidables assassins de la chair juive sont, malgré tout, des hommes, et que l'horreur que nous en avons et peut être que nous ne soyons pas, eux et nous, tissus d'une même matière. Plus tard, les droits abonderont, qui feront dire aux hommes reconquis à la paix: "Ce n'est pas possible." Nous devons répondre: "C'est vrai, pourtant." Et nous serons heureux alors

Il faut bien dire à ces confrères plus serviles que prudents, et à tant de Juifs riches qui leur ressemblent, que c'est leur pusillanimité, leur recul devant l'antisémitisme qui, en lui donnant les apparences d'une force et, parfois même, d'une "rité", a permis à ce dernier de se développer en adeptes comme en forfaits. Et ne me dites pas: "Mais les Juifs achètent tout!" Car il me faut répondre: "Pourquoi êtes-vous à vendre?" L'Allemagne contemporaine, qui eût pu ajouter cette tare à tant d'autres, ne connaît guère l'antisémitisme. Elle en a le bénéfice; que les Juifs ont fait la prospérité de certaines de ses plus grandes villes, et, particulièrement, des villes hanséatiques.

Il est curieux de remarquer que le plus renommé de ses publicistes: Maximilien Harden (de hart, qui veut dire dur) est un juif polonais naturalisé allemand. (Son vrai nom est Wittinkowski). Considérez l'attitude accablante à laquelle croient devoir se résigner, en France, les huit dixièmes des écrivains juifs, quitte, le succès venu, à finir dans la mégalomanie la plus ridicule; et comparez cette attitude avec celle de Harden, qui, dans son petit hebdomadaire: "La Zukunft", aura consacré les plus cruelles vérités qu'un polémiste ait pu faire entendre à l'une des deux grandes nations impérialistes d'Europe.

Il semble impossible qu'un juif puisse, en France, vraiment régner sur l'opinion; il peut la "surprendre"; il ne la domine pas. C'est moins faute de talent que faute de courage. La cause, je l'ai précisée plus haut: c'est la capitulation des Juifs riches devant l'antisémitisme, et la vile ambition qu'ils ont souvent de faillir à leurs origines et, partant, aux misères, aux douleurs qui sont la gloire de leur race. Harden, lui, aura imposé à l'Allemagne tout ce qu'il entendait lui dire. Que les manifestations de son talent soient incohérentes; qu'à de fortes vérités il fasse succéder, parce qu'il est un dangereux impur, des déclarations ou l'imposture et le lâcheté; qu'il soit mêlé, cela n'est point douteux. Qu'il puisse être odieux et ridicule avec autant d'autorité qu'il fut clairvoyant et courageux, cela est l'évident même. Mais, quoi qu'il en soit, il affirme, avec ostentation même, qu'il est un mâle. Et je ne crois pas qu'un polémiste de sa trempe eût laissé l'antisémitisme accomplir en Allemagne les progrès qu'il a faits en France.

J'aime profondément les Juifs pauvres: d'abord parce qu'ils sont pauvres; ensuite, parce que leur goût pour l'étude, leur sens critique, une certaine générosité de leurs pensées et de leurs actes ont résisté à d'éternelles persécutions qui sont la honte de l'humanité. Le juif pauvre, ce peut être Spinoza. Mais le Juif riche, c'est, trop souvent, Meyerbeer, toujours complaisant au succès, et adaptant à la vie des lettres et des arts, des moeurs qui sont celles de la finance et de l'usure. Ce dernier, traite volontiers à ceux qui lui furent affectueux ou utiles, flatterant ceux qu'il redoute, avide de jouissance et de prospérité, ardent à figurer dans le pouvoir ou dans les vanités qui lui semblent en tenir lieu, — ce dernier et sa trop digne moitié sont, avec la bêtise des antisémites, les grands responsables de l'antisémitisme; et ils composent le fleau le plus sûr de leur race. C'est ce parvenu qui, aujourd'hui n'est-ce pas, M. Joseph Reinach? — lorsqu'un pauvre bougre de juif russe ou polonais fait appel à son aide, lui répond sèchement: "Vous, les juifs russes ou polonais, vous nous faites bien du tort..." Ou encore: "Je ne suis pas juif, je suis Français..."

Un pauvre homme, ce riche-là, qui, malgré tant de transformations, n'a pas encore découvert que la chose sociale ne nous gonfle que de vide... On doit lui répondre: "Avant que l'antisémitisme fût vraiment en France, vous aviez raison de dire: 'Je ne suis pas juif, je suis Français'..." Aujourd'hui que l'antisémitisme existe et qu'il s'est accru, il vous faut dire, sous peine de lâcheté: "Je suis Français, et

de nos Anglais sont de forts beaux hommes, un grand nombre de nos Françaises sont délicieusement jolies. Ils ont le haut du pavé dans les affaires, les grandes entreprises, les grandes administrations; ils sont les plus riches, ont le plus de maisons les plus cosues et les plus jolies équipages. Avec cela, ils restent bien, comme dans la mère-patrie, exclusifs, dédaigneux et fiers de leur race.

Pour cultiver une fierté égale à la leur, il nous faut, nous, regarder dans notre passé, regarder de l'autre côté de l'océan, nous complaire à la pensée de toutes les créations de l'esprit français, de l'empire que notre mère-patrie exerce dans le monde intellectuel; évoquer l'âme des ancêtres, et ne jamais perdre de vue la mission qu'ils nous ont léguée; car, je le répète, il nous importe de combattre à armes égales.

De l'autre côté de la frontière, l'effort à faire est beaucoup plus grand. Chez plusieurs de nos nôtres, la fierté de la race s'est constamment éteinte depuis l'ère de l'émigration; car elle a subi de graves atteintes. Ceux qui traversent la ligne du 45ème ne vont pas comme autrefois, sur "le sentier de la guerre", porter le fer et le feu chez les Bostonais; ils apportent le travail du mercenaire; ils prennent place au bas de l'échelle. Ils sont les ouvriers aux bras rudes, les prolétaires peuplant les vastes fourmillières des quartiers pauvres. Les patrons d'usines, les contremaîtres, les propriétaires des grands magasins, les banquiers, les magistrats, tous sont d'une autre race et parlent la langue anglaise. Pour de parfaits illettrés, on comprend que la tentation à se faire transfigurer de grande: si l'on parvenait à monter quelques degrés de l'échelle sociale, à faire de ses enfants des "gentlemen" comme ceux qui nous dominent de si haut! On connaît l'histoire risible et triste, hélas, des changements et traductions de noms. Noël Cadran arrive du Canada, il se rend chez le comptable d'une fabrique où il veut se placer; un compatriote qui habite les Etats-Unis depuis quelques années déjà et sait l'anglais, l'accompagne. On lui demande son nom — Noël Cadran: C'est difficile à prononcer, comment l'épeler-vous? — On ne sait pas lire. — En anglais, l'insigne du compagnon, ça serait "Christmas Town-clock". Very well! Va pour "Christmas Town-clock". C'est ainsi que Sigefroid Godin est devenu "Sixtimes Goddam", Thibaudeau, "Smallow-back", Trudeau, "Waterhole", Narcisse St-Sauveur, "Nelson Jesus-Christ", Lefebvre, "Beans", Fortier, "Foster", etc., etc.

Je me hâte de dire que depuis une quinzaine d'années, fort peu de ces modifications de noms ont eu lieu, au moins dans la Nouvelle-Angleterre, car personne maintenant n'en ignore le ridicule. Deux raisons principales ont arrêté les progrès à l'anglicisation totale. D'abord, l'amour

de la société être dévorées, depuis les plus élevées jusqu'aux plus humbles. L'"ambition", qui semblait pour les anciens agiter si fiévreusement même les classes les plus humbles, était la passion de s'élever à tout prix — un plus haut rang que celui dans lequel on était né; cette passion que tant d'écrivains, moralistes et politiques, considèrent, à tort ou à raison, comme une des maladies les plus dangereuses du monde moderne. La "luxuria" était pour chacun le désir d'augmenter son aisance, son luxe, ses plaisirs; désir ardent qui tourmentait nos jours d'un bout à l'autre du monde, dans les villes et les campagnes, l'Europe et l'Amérique.

G. Ferrero.

Le Génie Latin et le Monde Moderne

Pour quelle raison les écrivains anciens ont-ils alors tellement plus gémé que les modernes sur le luxe, sur le penchant aux plaisirs, sur la prodigalité — tous les éléments impliqués dans cette fameuse corruption — bien que vivant dans un monde où l'on pouvait beaucoup moins s'amuser, dépenser, gaspiller que dans le nôtre, puisqu'il était plus pauvre et plus simple? C'est là une des questions capitales de l'histoire romaine. Pour la résoudre, il faut avant tout définir avec précision cette fameuse "corruption", et pour la définir, le procédé le plus sûr, c'est de comparer les faits cités par les écrivains anciens à un phénomène que nous pouvons observer s'ils veulent seulement regarder autour d'eux à savoir: l'accroissement des besoins, l'élargissement des idées, le changement des coutumes, les progrès du luxe et l'augmentation des dépenses qui se produisent dans chaque génération. Examinez aujourd'hui ce qui se passe dans toutes les familles; vous pourrez facilement observer ce phénomène: un homme est né dans une certaine condition sociale et a réussi pendant sa jeunesse et son âge mûr à accroître sa fortune; à mesure qu'il s'est enrichi, ses besoins et son luxe ont grandi, mais pendant un certain temps seulement et jusqu'à un certain point, après lequel il s'est arrêté. Il y a peu d'hommes qui puissent indéfiniment accroître leurs propres besoins, changer continuellement leur vie durant, leurs habitudes, surtout quand la vigueur de l'élasticité viriles sont passées. Mais l'accroissement des besoins et du luxe le changement des habitudes continuent au contraire dans la génération suivante, chez les enfants qui ont vécu dès leur naissance dans cette aisance à laquelle leurs pères n'étaient parvenus qu'après de longues fatigues et dans un âge déjà avancé. En partant du point où était arrivée la génération précédente, la jeune génération veut, elle aussi, conquérir de nouvelles jouissances, supérieures à celles qu'elle a pu se procurer sans ascendants; elle est donc obligée à faire un effort nouveau pour arriver plus loin. C'est là le petit drame conant que nous voyons se produire dans toutes les familles, dans lequel cha-

que nous avons été et sera acteur aujourd'hui comme innovateur et un révolutionnaire qui méprise et abandonne les vieilles coutumes pour de nouvelles, demain comme un vieux conservateur qui gronde et proteste contre les folles innovations de la jeunesse: petit drame, drame vulgaire, auquel personne ne fait attention, tant il est fréquent et tant il paraît peu important.

Mais le petit drame est au contraire une des grandes forces motrices de l'histoire humaine, dont l'action, dans de plus grandes ou de plus petites proportions, sous des formes diverses, s'exerce en tous temps et en tous lieux. C'est par l'action de cette force qu'aucune génération ne peut vivre tranquillement des richesses accumulées et des idées élaborées par les générations précédentes, mais qu'elle est contrainte à créer de nouvelles idées, et de plus grandes richesses, par tous les moyens qu'elle peut employer, par la guerre et la conquête, par l'agriculture et l'industrie, par la religion et la science. C'est par l'action de cette force que les familles, les classes, les nations qui ne réussissent pas à augmenter leurs richesses sont destinées à s'appauvrir, parce que, les besoins augmentant, il faut pour les satisfaire consommer les capitaux accumulés, s'enfoncer dans les dettes, se ruiner peu à peu. C'est par l'action de cette force que les classes se renouvellent en chaque nation: les familles riches voient diminuer leurs richesses petit à petit et disparaissent, tandis que dans la masse s'élèvent de nouvelles familles se forment de nouvelles élites qui continuent sous des formes différentes l'oeuvre et les traditions des élites précédentes. Par cette force la terre est sans cesse agitée d'un bouillonnement de travaux, d'aventures, de tentatives qui, suivant les âges, prennent telle ou telle forme; et tantôt les peuples guerrieroient l'un contre l'autre; tantôt ils cherchent des terres nouvelles et les exploient; tantôt ils perfectionnent les arts et les industries, tendent leur commerce, cultivent la terre avec plus de soin; tantôt, à des époques plus agissantes que la nôtre, ils font toutes ces choses à la fois. Activité immense et continue dont la force motrice est le besoin des nouvelles générations qui, partant du point où sont arrivées les anciennes, veulent avancer plus loin encore, jouir, savoir, posséder davantage.

L'étude des écrivains anciens prouve que ce qu'ils ont appelé corruption n'était que ce même changement de coutumes et de besoins, progressant de génération en génération et ne différait point en son essence de ce que nous voyons autour de nous. L'"avaritia" dont les écrivains anciens se plaignent tellement n'était que cette activité et cette impatience de gagner de l'argent dont nous voyons aujourd'hui toutes les clas-

ses de la société être dévorées, depuis les plus élevées jusqu'aux plus humbles. L'"ambition", qui semblait pour les anciens agiter si fiévreusement même les classes les plus humbles, était la passion de s'élever à tout prix — un plus haut rang que celui dans lequel on était né; cette passion que tant d'écrivains, moralistes et politiques, considèrent, à tort ou à raison, comme une des maladies les plus dangereuses du monde moderne. La "luxuria" était pour chacun le désir d'augmenter son aisance, son luxe, ses plaisirs; désir ardent qui tourmentait nos jours d'un bout à l'autre du monde, dans les villes et les campagnes, l'Europe et l'Amérique.

Température pritanrière

Dans la première semaine de mars, Montréal a joui d'une température printanière. Le thermomètre a marqué environ 15 degrés centigrade.

Combien nous sommes loin des bivers, longs de huit mois et si rigoureux que le roman "Marfa-Chapdelaine" prête au Canada.

Il est vrai que Louis Hémon a fait dérouler son roman dans la partie septentrionale du pays, aux confins des régions habitées, à plus de 300 kilomètres au nord de la ville de Québec.

L'Européen ne doit pas juger du climat du Canada par les neiges de Péribonca et les vents de Mistassini.

Il faut du loisir pour l'agrément de la vie; les esprits qui ont toute leur charge ne sauraient avoir de douceur. SAINT-EBUVE

Un adieu est toujours triste, même lorsqu'il conduit au bonheur. Madame de Girardin

En donnant le nom à un enfant il faut penser à la femme qui, un jour aura à le prononcer. Barbey d'Aurevilly.

Bureau tél. est 9342

Garage Savard

Réparation, stockage, lavage

OUVERT JOUR ET NUIT

CHAR DE SERVICE

47 à 55 St-Thomé, Montréal (près Craig).

Cour Supérieure, province de Québec, district de Montréal. No 3642. Salluste Lavery et Maurice Demers, membres d'élite en règle du Barreau de la province de Québec, faisant affaires tous deux à Montréal, district de Montréal, sous le nom et la raison sociale de "Lavery & Demers", tous deux de cité et district de Montréal, demandeurs, vs James William Walker, des cité et district de Montréal, défendeur.

Il est ordonné au défendeur de comparaître dans le mois: Montréal, 17 mars 1922. T. Dépatie, député-protonotaire.

Chef Moi

LE RENDEZ-VOUS DES GOURMETS, OU POUR 35c OU PLUS, L'ON PEUT DEGUSTER DE FINS PLATS, COMME CHEZ NOUS.

METS DE CHOIX — SERVICE RAPIDE — TENUE PARFAITE

CHEF: GEO. CARBONNEAU

Téléphone: Main 5830. 58, CARRE VICTORIA

Commission des Liqueurs de Québec

Vous obtiendrez toujours la meilleure qualité, le service le plus efficace et des prix beaucoup plus bas que les prix courants du marché, en faisant vos achats chez

Dupuis Frères

LE MAGASIN DU PEUPLE

447-449, STE-CATHERINE EST, - - MONTREAL

Commission des Liqueurs

Avertissement Spécial aux Acquéreurs Possibles de Permis de Vente de Bières et de Vins.

Nous croyons devoir rappeler au public en général, et en particulier aux acquéreurs possibles de Permis de Vente de Bières et de Vins, que ces permis sont octroyés, à titre personnel seulement, à certaines personnes qui seules ont le droit de les exploiter.

Ces permis ne peuvent donc pas être vendus ou transférés, sauf en cas de décès du titulaire du permis, mais, seulement avec la permission formelle de la Commission. Les personnes qui achètent des Hôtels, des Tavernes, des Restaurants ou Epiceries n'ont pas le droit de continuer la vente de Bière ou de Vins en vertu du permis accordé au Vendeur et si ces personnes prennent possession matérielle de ces établissements, à moins qu'elles ne s'abstiennent entièrement de la vente de bières ou de vins, elles font à leurs risques et périls.

La Loi punit sévèrement ceux qui vendent des liqueurs alcooliques sans être munis d'un permis et le fait d'acheter un établissement parce qu'il est en opération, ne mettra pas l'acquéreur à l'abri des sanctions de la Loi.

Tout détenteur d'un permis peut vendre son établissement, mais il doit immédiatement retourner son certificat à la Commission et l'acquéreur devra faire sa demande de permis, qui sera dûment prise en considération et jugée à son mérite.

Comme on le voit, la Loi est formelle et les intéressés, en s'y conformant strictement, éviteront bien des ennuis, sans compter les pertes matérielles possibles et les sanctions prévues par la Loi.

PAGES A RELIRE

Les Anglais et nous

(Suite)

cais de Montréal, M. B..... se trouvait à Paris, au Grand Hôtel; la très sympathique femme d'un de nos compatriotes, financier et homme politique distingué, qui logeait au même endroit le reconnaît de sa fenêtre. Il se promenait de long en large dans la cour d'honneur.

Mais c'est M. B..... de Montréal, fit la dame, au général de la maison qui passait par hasard.

— Non, madame, répondit celle-ci, c'est un Anglais de Londres, et il prononça le nom B..... à l'anglaise.

— Je vous affirme, monsieur, c'est un pur Canadien-français et qu'il parle notre langue très correctement ou aussi incorrectement, si vous voulez, que moi.

— Tiens, Tiens! il doit avoir quelque chose de dérangé là, fit l'hôte en portant la main à son front pour traduire son anglais.

Il faut reconnaître cependant que les imbéciles du genre de ce M. B..... sont rares, dans notre province. Nous sommes ici au principal foyer de la nationalité française en Amérique, il ne devrait pas y avoir de défections parmi nous. Cela arrive plusieurs fois aux Etats-Unis d'entendre des Canadiens parler anglais entre eux. Et lorsque je protestais, "Mais on fait la même chose à Montréal et à Québec, me répondent-ils, heureux de trouver cette excuse. Demandez-vous, répliquais-je à quelle catégorie d'individus, comme intelligence, culture, fierté et caractère, appartient ces individus.

Aujourd'hui que notre langue périlleuse dans l'Ouest, qu'on enseigne exclusivement l'anglais à nos Métis, qu'un clergé irlandais hostile fait tous ses efforts pour angliciser nos frères Acadiens, c'est une lâcheté que commettent ceux de nos qui, en pleine province française, agissent ainsi que je viens de le dire, c'est une lâcheté digne d'un ridicule.

Et l'on choisit pour renoncer à ce magnifique héritage, le temps où les oeuvres de notre langue sont les plus parfaites, où notre mère-patrie domine intellectuellement le monde, plus peut-être qu'elle ne l'a jamais dominé. Oh! comme je les plains, ceux qui n'éprouvent pas d'exquises jouissances, à savourer les grandeurs de notre passé, qui ne se complaisent pas à voir en imagination dans l'avenir, la France d'Amérique jouant, en des circonstances bien modifiées, le rôle qu'a joué et que joue la France d'Europe, qui ne sentent pas de temps à autre, le besoin d'agrandir leur âme et de la remettre dans la contemplation du passé et de l'avenir! L'âme du négatif est une âme vide qui ne peut se complaire que dans la haine de ce qu'elle a été ou dans de basses flatteries.

(A suivre.)

CAUSERIE SUR LA CIVILISATION

— Eh bien mon vieux, t'as l'air tout épaté? — Celui qui lançait l'apostrophe était un jeune gavoche, vingt ans, mise débraillée, sourire ironique. Son interlocuteur, un nègre du plus beau, grande taille, bien mis, se en main, descendait de l'express. Il demeurait en contemplation sur le seuil de la gare de Lyon devant le spectacle, nouveau pour lui, qu'il avait sous les yeux. — Il était trop absorbé pour répondre. L'autre reprit: — Y a de quoi être suffoqué pour sûr! On n'a pas idée de ça, dans ton patelin, hein? — Et il riait de bon cœur. — Bon Hamah — pour l'appeler par son nom — se décida à répondre: — Ev'nement, mon ami. Mes concitoyens n'ont pas la moindre idée de votre vie, de vos meurs, de votre cité. Ils s'en font une conception extraordinaire. Vous leur apparaissez comme des êtres surnaturels. Paris, c'est pour eux le Paradis.

Il s'exprimait en un français correct et pur. Ses manières étaient élégantes, distinguées. Ce n'était pas là un indigène banal. Macadam le comprit et ce fut sur un ton plus respectueux qu'il poursuivit la conversation. — Alors, Monsieur vient en quelque sorte en mission? Monsieur est un roi sans doute, ou au moins un prince? Mince... Vous serez sans doute dans les journaux? — Bou Hamah sourit.

— Vous vous exagrez ma valeur, mon brave, je ne suis que m'occuper. Et encore, les États que je gouverne ne sont-ils que de médiocre importance. De plus, je voyage incognito, car je ne veux pas que les honneurs me dépassent. C'est pour voir, pour étudier, pour connaître, que je suis venu. Ma patrie est si lointaine... Les quelques livres que me sont parvenus n'ont pu que me donner le désir de voir et de juger par moi-même ce monde si différent du nôtre.

Ma première impression n'est pas fameuse... Et son regard errait de nouveau autour de lui. Toute une population se hâta. Les voyageurs se hâtaient, les employés passaient chargés de bagages, une cohue se mouvait; dans les brumes épaisses qui enveloppaient la ville.

Tout était encore endormi. A peine quelques bars ouvraient-ils leurs portes. Des ouvriers se rendaient à leur quotidienne besogne, emmitouflés, titubants de sommeil. On passait près d'eux. Et c'étaient des moqueries, des sarsames.

— Eh bien, Monsieur, je suis à vos ordres, trop heureux de vous être utile. Je pourrais vous conduire et vous renseigner. Car, sans me vanter, je connais Pantruche comme ma poche. Je suis de la Villette, j'ai poussé là dedans et je n'en suis encore jamais sorti.

Sa main désignait le monsieur endormi, la Ville que l'on devinait à peine, dont la présence ne se manifestait encore que par de vagues rumeurs. Une bête endormie... vautreée dans la boue grise... masquée par la nuit sale... — Et j'suis Jean Macadam, pour vous servir!

— Entendu! En route, mon vieux Macadam, en route!

Des chiffonniers affairés vident les poubelles au pied de verberbes à la lumière clignotante.

Les deux hommes marchaient, droit devant eux. Bou Hamah examinait toutes choses, avec gravité. Enfin! Son rêve était réalisé. Il foulait aux pieds cette Ville-Lumière dont le désir avait hanté ses nuits depuis tant d'années. Les récits que lui en avaient fait les missionnaires qui l'avaient éduqué, avaient surexcité ce désir. Paris! Voir Paris! Flambeau de la civilisation, réceptacle de toutes les richesses, de tous les génies, de toutes les joies!

La ville s'animait lentement, dans la lueur blafarde. Bou Hamah assistait à son ré-

Nos sujets voudraient bien être à votre place. — Je ne sais pas s'ils y gagneraient grand chose. Malgré toute notre civilisation, nous sommes presque aussi barbares que vous autres, avec cette aggravation que nous jouons la comédie et que tous nos gestes sont truqués. Vous ne ferez pas un pas, vous dés-je, sans voir du chiqué et des grimaces.

— Je ne vous crois pas, Monsieur Lanarmuche. — Excusez-moi, mon prince, mais puisqu'il en est ainsi, je ne manquerai aucune occasion de vous édifier. Etant donné que nous sommes à table, je commencerais par l'alimentation. Ne m'en veuillez pas si je vous coupe l'appétit. Savez-vous, est fait le plat que le garçon du restaurant vient de vous apporter?

C'est de la charcuterie — elle symbolise bien des choses, allez! La saucisse dont vous vous régalez? Les pâtés de foie vieillies à l'étalage, les galantines en déliquescence, et tous les restes, tous les rogatons, tout cela est utilisé, ne craignez rien! Toute cette ordure, toutes ces choses gâtées passent sous des broyeurs mécaniques qui en font — de la chair à saucisse!

Le saindoux éclatant de blancheur qui servit à accommoder votre plat? C'est un mélange de graisse de veau (ou de chien), de suif, additionné de produits chimiques, de terre d'Amérique, destinés à lui donner cette blancheur qui subjugue le naïf!

Je passe sur les jambons piqués, rendus véridiques par la décomposition, que les charcutiers triturent et manipulent. Ne vont-ils pas jusqu'à pulvériser les os, afin de les joindre à la viande pourrie qui forme les saucissons — non sans y avoir ajouté de la fécula dans une proportion qui atteint souvent quarante pour cent!

Sans rien dire, Bou Hamah repoussait son assiette à peine entamée et reportait son appétit sur un pot de confitures. Mais son interlocuteur avait juré de ne lui laisser aucun répit.

— Ah! Ah! Des "dédicaces"... Le nom est charmant, n'est-ce pas? C'est une confiture allemande, parait-il. De la confiture de chiffons, traités chimiquement, colorés, sucrés et convertis en gelées de coings ou de groseilles. Régalez-vous. La revue technique qui dévolait ceci l'autre semaine n'est réellement pas tendre pour nos estomacs. Et la falsification devient si évidente et si générale que l'on vient de fonder une "Ligue pour la défense de l'aliment pur". Elle n'aboutira à rien d'ailleurs, qu'à faire décorer quelques-uns de ses membres. Ce qui est encore une comédie. Tant de gens portent un ruban à la boutonnière, destiné à soulever la sympathie de leurs semblables, qui sont des gredins fiefés et des cervelles de canailles. Vous ne mangez plus?

— Expliquez-moi pourquoi il en est ainsi. Ces tromperies sur la valeur et la qualité des marchandises sont-elles fréquentes? — Hélas! Tout est falsifié. Le lait est mélangé d'eau. Le poivre n'est que de la poussière — ce qui rend un service involontaire aux gens dont le goût est blasé exige des condiments puissants. Le miel est augmenté de mélasse, le pain d'épices est fait avec de la sciure de bois. La farine est mélangée à du talc, les conserves, les confiseries, les pâtes, les bonbons, tout cela est salopé de la pire façon. Il faut avoir le cœur bien accroché pour résister à cette alimentation civilisée. Et je ne parle pas de l'art culinaire! De l'action du restaurateur et du cuisinier, des triturations équivoques auxquelles ils se livrent devant leurs casseroles, quand ils préparent ces produits douteux et ces rogatons dont l'ancienneté est égale à la nocivité.

Ah! vous ne connaissez pas votre bonheur, vous qui pouvez vous régaler de bananes succulentes et de fruits juteux! — On ne leur dit rien, à vos empoisonneurs? On ne les empêche pas? Il n'y a pas de sanctions contre de tels malfaisants?

— Monsieur, on les décore. Ou plutôt, ils se décorent, pour imposer le respect à ceux qu'ils empoisonnent. On les salue bien bas, on les honore, on les vénère — surtout quand ils ont réussi. Ce sont les personnages essentiels de notre démocratie.

— Mais pourquoi font-ils cela? — La bonne blague. Vous êtes naïf, Monsieur le ministre négre. Ils font cela pour gagner de l'argent. C'est à dire pour jouir de la vie. Autrement dit, ils nous obligent à manger des saloperies, afin de pouvoir se remplir eux-mêmes de bonnes choses. Mais certains sont tellement pervers qu'ils s'empoisonnent eux aussi. Le bonheur est dans la chose frelatée. Par l'alcool, le tabac, la noix idiote, la débauche mortelle, les nuits passées en orgies dégoutantes et stupides. Ces gens-là voleurs patentés, empoisonneurs légaux, nous gouvernent, nous font la loi, nous contraignent à travailler pour eux.

Il s'échappent donc à toute sanction. Un bourgeois l'a dit; "Enrichissez-vous". Et ils se ruent à la conquête de la fortune par tous les moyens.

— Mais il y a des moyens qui sont tout de même par trop criminels, insinua Macadam, qui jusque là, avait écouté silencieusement, sans perdre une bouchée du repas critiqué.

— Question de point de vue. L'épicière qui conserve des haricots verts dans son w. c. ne croit pas commettre une mauvaise action. Pas plus que le boulanger quand, vendant à faux poids, il vole sa clientèle. C'est chacun pour soi, dans le monde actuel. Il est évident que ces actes ont une répercussion. Des petits microbes mouroiront, tués par le lait impur, des adolescents s'atrophieront minés par l'alimentation ignoble. Le principal, pour nos charcutiers et autres marchands de charognes et d'ordures, c'est de gagner de l'argent, de se retirer après fortune faite, laissant leur fonds à un successeur qui continuera...

— D'après ce que vous me dites, opinait Bou Hamah, je vois que votre civilisation ressemble beaucoup à l'état naturel. Je connais une tribu, voisine de mes Etats, chez laquelle nul n'est riche, nul n'est pauvre. C'est le plus fort qui l'emporte. Des luttes continuelles divisent tous les membres de la horde. Tant pis pour les faibles. Ils succombent et ce sont eux qui doivent, avec les femmes et les enfants, servir les forts et travailler à leur compte. Chez vous, on y met plus de manières, mais au fond c'est pareil.

— C'est pire, nous avons l'hypocrisie en plus. Et d'autre part, ce ne sont pas les plus forts qui triomphent, ce qui serait, en somme, conforme à la loi naturelle. Ce sont les plus crapules... A part cela,

notre tribu est comme la vôtre, on s'y déchire sans cesse et il n'y a pas de répit ni de sécurité pour personne.

Un silence se fit. Bou Hamah songeait à tout ce qui venait d'être dit.

Tout à coup un grand vacarme vint de la rue. Une nuée de camelots se suivaient en hurlant. Et dans le brouhaha de leurs cris, on pouvait distinguer: — "Odieux attentat contre un garçon de recettes. Les bandits en fuite. Attentat en automobile. Tous les détails."

— C'est parfait, dit Bou Hamah. Voilà qui vient à point pour confirmer notre conversation. La paix qui règne chez vous, ô civilisés, laisse à désirer.

— Incontestablement. Je vous répète que nous sommes aussi féroces que vos anthropophages. Et nous sommes plus hypocrites. Nous empoisonnons, nous assassinons cent mille misérables par an, qui meurent dans des taudis infects, par suite du surmenage imposé par les exploités, par suite de l'intoxication causée par les fraudeurs de tout acabit, par mauvaise hygiène, alcoolisme, tyrannie, on tue bien davantage ici qu'au fond de l'Afrique.

D'ailleurs, vous n'avez que des bâtons pour vous assommer et de malheureuses fièvres. Nous autres, nous profitons des découvertes de la science. A plusieurs centaines de mètres on s'envoie des petits pruneaux qui vous traversent le crâne, sans vous laisser le temps de vous en apercevoir. Nous avons de gros canons qui crachent la mort pour des milliers d'imbéciles et font leur oeuvre affreuse en quelques minutes. Nous avons des bombes, des aéroplanes pour les laisser tomber de haut, des cuirassés pour aller mitrailler les "sauvages" et des torpilleurs, pour faire sauter les cuirassés et des contre-torpilleurs pour faire sauter les torpilleurs.

Les peuples civilisés s'imposent à l'heure actuelle une contribution annuelle de vingt-cinq milliards pour leurs budgets de la guerre. Ce chiffre indique le degré de notre civilisation. La majeure partie de nos efforts est encore absorbée pour l'oeuvre de mort, et pourtant un grand nombre d'humains souffre pitoyablement.

Nous sommes humanitaires. Dans une seule bataille — celle de Leipzig, par exemple — nous massacrons cinquante mille hommes. Hein, mon vieux barbe noir, vous n'êtes pas capables d'en faire autant?

Et vous savez que le peuple est bête et comme les gouvernants sont adroits. On crie bien fort contre des bandits quelconques, parce qu'ils attaquent un garçon de banque ou un bourgeois et cherchent à s'emparer du bien d'autrui.

Les femmes ne craignent pas d'être soupçonnées de voler leurs amants, et elles ne vous draient pas et navouent un.

Madame de Puysieux * * * Vivent les honnêtes gens! Ils sont encore moins canailles que les autres.

Horace Maret

46 NOTRE-DAME OUEST, MONTREAL

L. Ad. MORISSETTE Dessinateur, Graveur, Imprimeur

EDITEUR d'ouvrages de luxe pour le Clergé et les Institutions religieuses, ILLUSTRATEUR pour le Commerce et la Publicité

Achetez Vos disques et Graphophone COLUMBIA des principaux dépositaires de

Canadian Gramophone & Piano Co., 248 St. Catherine E. A. A. GAGNIER, Gérant. Tél. E. 3539

H. E. Bourassa Ltée INGENIEUR MECANICIEN Réparations générales d'automobiles. SPECIALITE: Pièces de rechange, roues d'engrenage et refection des cylindres. [Cylinders Reground]. TEL. LAS. 3345. 1495 NOTRE-DAME EST. — 1100.

AVOCATS Gonzalve Desaulniers Avocat 92 (est) rue Notre-Dame Tel: Main 2656 MITCHELL, CASGRAIN & CIE 207, rue St-Jacques. FERRON & CIE 11, Place d'Armes. ELLIOTT & DAVID 129, rue St-Jacques, ouest. BEAUBIEN & LAMARCHE 92, NOTRE-DAME EST. Telephone Est 2205. JACOBS, HALL & CIE Rue Craig, 21, ouest. PETER BERCOVITCH Rue St-Jacques, 249. DESSAULLES, GARNEAU & CIE Rue Notre-Dame, 21, ouest. ROLAND MAILLET Edifice LA SAUVEGARDE Main 2656 BROWN & CIE Rue St-Jacques, 148. FONTAINE & DESJARLAIS AVOCATS 51 St-Jacques. Tél. Main 977. ALBAN GERMAIN, C.R. 92, NOTRE-DAME EST. Tel. Main 901. HENRY WEINFELD 120, St-Jacques — Main 2388. DENTISTES Docteur Edouard Latour Chirurgien-dentiste 389 RUE ST-DENIS Tél. Est 238. 2 ST-DENIS Vis-à-vis le carré Viger Dr. Martial Durand Chirurgien-dentiste Tél. Est 1695 MONTREAL

DOCTEURS Téléphonez Est 7580 pour consultation. Dr J. M. E. Prévost Des Hôpitaux de Paris, Londres, New-York. Spécialité des maladies aiguës et chroniques de l'estomac, des reins, de la vessie et des Organes Génitaux de l'homme et de la femme, aussi Maladies Vénériennes et complications. 460 Rue St-Denis, MONTREAL. Tél. Est 6958. Dr. Albéric Marin Des Hôpitaux Militaires Vénériens, France, Ansteterre. Traitement des maladies de la peau, voies urinaires, syphilis. Consultations: 2 à 5, 7 à 9. 295 RUE SAINT-DENIS.

En vente dans toutes les pharmacies et librairies 10 SOUS LE CAHIER DE 32 DIVISIONS

Vente en Gros: ROUGIER FRERES, Montréal

LES BELLES FOURRURES DU PRINTEMPS Nos nouvelles séries contiennent les modèles les plus récents et les plus distingués, depuis la gracieuse petite cravate en taupe jusqu'au luxueux tour de cou en renard ou en vison. EMMAGASINAGE DES FOURRURES La maison se charge de l'entretien et de la conservation des fourrures qui lui sont confiées par sa clientèle. CHAS. DESJARDINS & CIE, Limitée 130, RUE SAINT-DENIS

46 NOTRE-DAME OUEST, MONTREAL

ACHETEZ Vos disques et Graphophone COLUMBIA des principaux dépositaires de

Canadian Gramophone & Piano Co., 248 St. Catherine E. A. A. GAGNIER, Gérant. Tél. E. 3539

H. E. Bourassa Ltée INGENIEUR MECANICIEN Réparations générales d'automobiles. SPECIALITE: Pièces de rechange, roues d'engrenage et refection des cylindres. [Cylinders Reground]. TEL. LAS. 3345. 1495 NOTRE-DAME EST. — 1100.

JOURNALISTES D'AUTREFOIS

Alphonse Karr

LA DIFFICULTE D'ECRIRE L'HISTOIRE

Les savants des siècles futurs auront besoin d'être d'une tout autre espèce que ceux de ces temps-ci. En effet, ceux que nous possédons écrivent dix volumes à propos d'une pièce de cuivre et tirent les conséquences les plus graves et quelquefois les plus étranges d'un "e" ou d'un "o" déchiffré péniblement, et non sans contradictions, sur une vieille amphore. Mais s'il est des époques dont il est difficile d'écrire l'histoire, faute de renseignements, la nôtre sera la plus difficile de toutes, à cause du nombre et de la confusion des renseignements que nous laisserons.

Prenez, par exemple, le récit d'un fait qui s'est passé à Paris devant six à sept mille spectateurs au commencement du troisième siècle. Voyons les renseignements que fournissent les journaux à un historien futur.

Il s'agit de l'ouverture de la session et du discours du roi. J'ai entendu demander pourquoi la réunion des deux Chambres a lieu au palais du Corps législatif et non à la Chambre des pairs, puisque les pairs tiennent le premier rang et conservent la droite dans toutes les occasions où les membres des deux Chambres se trouvent réunies. — La raison en est toute simple: cela vient de l'habitude où l'on est de faire entrer une tentative d'assassinat dans le cérémonial de la séance d'ouverture: l'espace à parcourir est plus court des Tuileries au Palais-Bourbon que des Tuileries au Luxembourg, — et il ne se trouve, dans le premier cas, sur le passage du cortège, aucun endroit où on puisse tendre des embûches.

Voici ce que les différents carrés de papier qui gouvernent le pays ont dit à propos du discours du roi: — La "Quotidienne": "Louis-Philippe a prononcé son discours au milieu de l'indifférence du public. — Nous avons été frappés du changement opéré dans sa démarche et dans son maintien: la vieillesse courbée le prince; sa voix au moins accentuée que de coutume."

"Journal des Débats": "La santé du roi paraît meilleure que jamais. Il a prononcé un discours d'une voix ferme, au milieu d'un religieux silence, sauf les marques d'assentiment et les acclamations prolongées. Le "National" n'a pas trouvé dans la diction du roi cette fermeté à laquelle il était accoutumé. — L'accent a été froid. La "Presse" constate des cris longtemps répétés de "Vive le roi!" — Les discours a été prononcé d'une voix ferme et accueilli par une adhésion vivement manifestée. Selon le "Constitutionnel", un vent aigre, un temps froid avaient rendu les curieux clairsemés. Selon la "Réforme" (opinion plus avancée), un froid glacial, un vent de bise, rendaient livides les visages des soldats. L'"Epoque" affirme que le temps était magnifique. Selon le "Siècle" la foule n'a montré aucun empressement. Selon le "Journal de Paris", une grande émotion dominait l'assemblée. Selon le "Moniteur parisien", les acclamations ont été mille fois répétées.

Il aurait pu tomber de la pluie, du givre et des avocats, il n'en aurait pas fait pour cela moins beau aux yeux de l'"Epoque". Le soleil aurait frit des poissons dans la rivière desséchée, la "Réforme" n'en aurait pas moins souffert de la bise, et le "Constitutionnel" n'en eût pas moins été obligé d'endosser son carreau à triple collet. La vérité est que le roi a soixante-douze ans et se porte bien. (Les Guépes, janvier 1847)

Voici une bonne histoire qu'on raconte sur l'un des pairs récemment promus. Je vous ai dit, je crois, un moyen ingénieux de se faire rendre un service par un ami: il s'agit de l'aller trouver d'un air préoccupé, et, par des demi-confidences, des allusions détournées, de lui laisser croire, pendant un quart d'heure, que vous voulez lui emprunter de l'argent. — Quand il est au plus haut point de la terreur, exposez la corvée que vous avez besoin qu'il fasse pour vous, et il est si heureux d'éviter le danger qu'il a redouté que tout autre lui paraît une bagatelle, et qu'il met le plus grand empressement à faire votre commission quelle qu'elle soit. Le député en question — car il était député

quelque temps après qu'une erreur a disparu, les hommes ne conçoivent pas comment on l'a pu croire. Herveyius.

— Pour le manger? — Nullement, ce serait trop radical et en somme, en cas de besoin, ça pourrait se justifier. Non, on le garde enfermé, uniquement pour le faire souffrir pour l'embêter, le torturer à l'aise. Vous voyez bien que nous sommes plus civilisés que vous, grossiers et retardataires personnages!

Tolardot.

Les femmes ne craignent pas d'être soupçonnées de voler leurs amants, et elles ne vous draient pas et navouent un.

Madame de Puysieux * * * Vivent les honnêtes gens! Ils sont encore moins canailles que les autres.

Horace Maret

46 NOTRE-DAME OUEST, MONTREAL

L. Ad. MORISSETTE Dessinateur, Graveur, Imprimeur

EDITEUR d'ouvrages de luxe pour le Clergé et les Institutions religieuses, ILLUSTRATEUR pour le Commerce et la Publicité

Achetez Vos disques et Graphophone COLUMBIA des principaux dépositaires de

Canadian Gramophone & Piano Co., 248 St. Catherine E. A. A. GAGNIER, Gérant. Tél. E. 3539

H. E. Bourassa Ltée INGENIEUR MECANICIEN Réparations générales d'automobiles. SPECIALITE: Pièces de rechange, roues d'engrenage et refection des cylindres. [Cylinders Reground]. TEL. LAS. 3345. 1495 NOTRE-DAME EST. — 1100.

